LE

ÉTENDU PAR HAZARD,

OU

L'OCCASION FAIT LE LARRON,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. A. E***

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés-Panorama, le 13 Janvier 1810.

PRIX : 24 sous.

A PARIS,

Chez M.me MASSON, Libraire, Éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Échelle, N.o 10, au coin de celle St.-Honoré.

1810.

PERSONNAGES.

BENJAMIN du Terroir, prétendu d'Adèle;	M. *Pothier.*
M. COURTOIS, père d'Adèle;	M. *Dubois.*
ADÈLE;	M.lle *Duval.*
GASPARD, se faisant passer pour Benjamin;	M. *Aubertin.*
DAUBIGNAC, gascon;	M. *Cazot.*
FLORVILLE, amant d'Adèle;	M. *Vernet.*
Le père ROUSSELOT, vieux domestique;	M. *Tiercelin.*
LISE, sa fille;	M.lle *Pauline.*
GUILLAUME, valet de Florville;	M. *Odry.*

La Scène se passe à Troyes en Champagne, chez M. Courtois.

AVIS.

Il n'y a d'Édition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Éditeur. Il poursuivra les Contrefacteurs, conformément à la loi.



LE PRÉTENDU PAR HAZARD,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente un salon ; à la gauche du Spectateur une cheminée et une table à côté; on voit deux cabinets opposés l'un à l'autre.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le père ROUSSELOT *entrant un balai à la main.*

Le père ROUSSELOT.

ALLONS ! voyons, par où faut-il commencer mon ouvrage ! Eh ! mais par arranger cette salle. N'y a-t-il pas ici une assemblée ce soir pour la noce de demain ? Morguenne ! comm'ça m'aurait mis en train autrefois une noce !

Air : *Il y a cinquante ans et plus.*

Comm' le bal me réveillait,
Quand j'étais dans mon jeune âge !
Sarabande, menuet,
Rien n'abattait (*bis.*) mon courage.
Maintenant les ans m' dispensent
D'en faire un nouvel essai ;
J' laiss' le bal à ceux qui dansent,
Et moi je m'en tiens au balai. (*bis.*)

Chaque chose à son tems ; j'ai cinquante ans, moi, et Mlle Adèle en a vingt : elle a raison de se marier, et je voudrais bien qu'on en pût dire autant de ma fille. C'est trop d'avoir à garder une fille et une maison.

Air : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Est-il une peine pareille
A celle que je prends ici!
Sur ma fille, il faut que je veille,
Sur la maison je veille aussi.
Ma foi, tout ça n'est pas vétille,
Et je me plains avec raison;
Rien n'est léger comme une fille,
Et pesant comme une maison.

SCENE II.

ROUSSELOT, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Salut et santé au papa Rousselot.

ROUSSELOT.

Santé et bon appetit à l'ami gros Guillaume. Eh! d'où viens-tu? que fais-tu? que veux-tu? qu'est devenu ton maître?

GUILLAUME.

Comme vous allez dru sur les questions! Il faudrait m'essouffler pour vous répondre. Nous arrivons de Brives; je suis toujours au service de M. Florville, je veux m'informer des sentimens de mademoiselle Adèle, ainsi que des dispositions de son père, et mon maître enfin a hérité de ce respectable oncle.

ROUSSELOT.

Oh! tant mieux; c'est une belle chose qu'un héritage! Et il est toujours amoureux de mademoiselle Adèle?

GUILLAUME.

Comme un fou.

ROUSSELOT.

Eh! ben, tant pis: car on la marie ce soir à un monsieur Benjamin, qui est arrivé huit jours avant qu'on ne l'attendît, précisément pour faire pièce à ton maître.

GUILLAUME.

Ce soir! comment, ventrebleu! mademoiselle Adèle aurait oublié mon maître?... Elle pourrait trahir un homme qui vient d'hériter tout exprès pour elle! oh! les femmes! les femmes!

ROUSSELOT.

Je ne t'assurons pas qu'elle l'ait oublié tout-à-fait; mais pour le trahir, c'est une affaire décidée, si pour-

tant il y a de la trahison à préférer de prendre pour époux un homme riche qu'on tient sous sa main, plutôt que d'attendre un amant pauvre et qui ne revient pas.

GUILLAUME.

Oh ! les absens ont toujours tort, on sait cela ; mais étions-nous les maîtres de revenir ? Croyez-vous qu'une succession soit une chose si facile à recueillir ? Ne faut-il pas que la Justice s'en mêle ? et les parens....

ROUSSELOT.

Vous n'étiez pas gêné de ce côté-là. Le défunt n'avait pas beaucoup de cousins, et M. de Florville n'en a guères, je crois ?

GUILLAUME.

Air : *J'aime la force dans le vin.*

Il connaît bien peu de parens,
Celui qui vit dans l'indigence :
S'il fait fortune, en peu de tems,
Il pourra voir tourner la chance :
De le servir, de le flatter,
Chacun s'empresse, chacun grille ;
Et quand il s'agit d'hériter,
Tout le monde est de la famille. (*bis.*)

ROUSSELOT.

J'entends ; c'est à qui attrapera son lopin.

GUILLAUME.

Nous avons laissé une demi-douzaine de procès, sans être jugés, pour accourir ici. M. Florville aime mieux perdre une portion de son héritage que sa maîtresse.

ROUSSELOT.

Air *du Vaudeville de l'Avare.*

Ce que tu me dis là m'enchante,
Car c'n'est guère l'usage à présent ;
La femme la plus séduisante,
A nos yeux, l'est moins que l'argent.
Oui, ton maître me ravit l'ame,
Mais chez nous il est mal tombé,
Et pis qu'son amour est flambé,
J'li conseille d'éteindre sa flamme.

GUILLAUME.

Il y aurait peut-être encore de la ressource. donne-moi des détails....

ROUSSELOT.

Oh ! ma foi, de jaser comm' ça tout d'bout, ça m' donne une soif dévorante : monte dens ma chambre, pendant que j'vas descendre à la cave ; un p'tit coup de tems en tems, ça raffraîchit la conversation !

SCENE III.

GASPARD, DAUBIGNAC, *sortant des cabinets.*

DAUBIGNAC.

Eh! donc, mon cher Gaspard, déjà dévout?

GASPARD.

Oui; la joie ne me permet pas de m'abandonner au sommeil.

DAUBIGNAC.

Pour moi, c'est l'inquiétudé qui m'arraché dé ses bras.

GASPARD.

L'inquiétude! quand la fortune nous comble de faveurs.

DAUBIGNAC.

Eh! sandis! nous né ténons rien encoré.

GASPARD.

Pouvons-nous manquer de réussir?

Air : *Trouverez-vous un parlement?*

Calme tes esprits inquiets,
Pourquoi donc craindre une disgrace,
Ignore-tu que le succès
A toujours couronné l'audace!

DAUBIGNAC.

Jé crains dé récévoir pourtant,
Malgré l'espoir qué tu mé donnés,
Autrément qu'en argent comptant;
La plus bellé dé nos couronnés. (*bis.*)

GASPARD.

Terreur panique.

DAUBIGNAC.

Jé rends justice à ton adressé, et jé mé prosterné aux pieds dé ton génie créatur; mais jé né puis m'empêcher dé rédouter la fin dé l'avanturé.

GASPARD.

L'avanture est toute naturelle, et ne peut que nous faire honneur. Nous sauvons la vie a un homme attaqué par deux brigands, à peu de distance de cette ville....

DAUBIGNAC.

Cet hommé qué nous vénons dé boir pour la prémièré fois, sé met, dans l'excès dé sa réconnaissancé, à nous confier tous ses secrets, à nous fairé part dé tous ses

projets: bref, nous apprénons qu'il attend un mari pour sa fillé, et qué cé mari lui est encoré totalément inconnu.

GASPARD.

A l'aide de mille histoires que je fabrique, je me fais passer pour le prétendu, et je te crée mon valet: mon roman est trop bien établi pour qu'il ne soit pas couronné du succès.

DAUBIGNAC.

Jé lé désire ardemment; mais on a bu plus d'un habile marin fairé naufrage au port.

GASPARD.

Quelle pusillanimité!

DAUBIGNAC.

Qué beux-tu? jé n'ai pas encoré appris à vraber lé danger; nous né sommes fripons qué par hasard...

GASPARD.

Il est certain que jamais motif plus noble ne produisit un effet plus contraire.

Air *du partage de la richesse.*

Un intérêt vil et sordide
N'a pas dirigé nos projets;
L'honneur d'abord fut notre guide,
Nous le négligeames après.
Le cher papa s'est fait connaître,
Cela nous servit de leçon;
Puis, nous faisons un coup de maître....
L'occasion fait le larron.

Belle matière à raisonner sur la cause et les effets!

DAUBIGNAC.

As-tu rémarqué qué la pétité né té régardé pas d'un œil indifférent?

GASPARD.

J'ai remarqué qu'elle est charmante. Te l'avourai-je? elle a fait sur moi la plus vive impression; et l'espoir de la posséder me rendrait, je crois, assez téméraire pour soutenir la fourberie jusqu'à l'épouser.

DAUBIGNAC.

Doucément! point dé passion dans les grandés entréprises. La prudencé nous ordonné dé nous ébader au plutôt; et si l'extrêmé vésoin nous excusé dé nous approprier la dot, la provité bous défend d'enléber à l'honnête homme, dont bous abez pris lé nom, la femmé qui lui est promisé.

GASPARD.

Je lui abandonnerais volontiers la dot, pour obtenir la femme.

DAUBIGNAC.

Oh ça, mais, tu perds donc la tête? jé n'ai point dé prétentions sur la démoisellé, moi, et jé dois aboir ma part dé la dot; il faut la toucher ce soir, promettre d'épouser démain, disparaîtré cetté nuit, sans fairé d'adieux.

GASPARD.

M'en éloigner pour toujours!... sais-tu, Daubignac, que la petite soubrette paraît t'aimer beaucoup?

DAUBIGNAC.

Eh vien! qu'ellé gardé son amour; jé lui enberrai mon portrait pour la consoler, quand l'original séra en lieu dé sûrété; mais décampons, décampons sans tarder. Encore uné fois, ouvlies-tu qué jé dois aboir ma part dé la prisé?

GASPARD.

Non.... et.... je.... je tiendrai ma parole; et toi, n'oublie pas que tu m'es soumis jusqu'à nouvel ordre, et sois exact à bien remplir ton rôle.

DAUBIGNAC.

C'est avec joie, que je me déclare ton inférieur: je n'aurais jamais conçu une plan aussi hardi que le tien.

GASPARD.

J'entends le père Roussellot: c'est le Cerbère de la maison, passons dans le jardin, prenons bien garde que notre familiarité ne donne sujet aux soupçons.

SCENE IV.

ROUSSELOT, *seul.*

Voilà de fières nouvelles que je venons d'apprendre! ce pauvre monsieur Florville, qui se voit l'herbe coupée sous le pied, par une avanture d'avanturier . . . car c'est vraiment original, c'te rencontre d'notr' maître avec des voleurs, et son futur gendre. Et ce cher Guillaume, qui ne m'avait pas dit, que ma Lise lui avait donné dans l'œil! je ne m'étonne plus, quand j'buvions ensemble, qu'il ne voulait jamais me laisser payer. Pour le coup, mademoiselle ma fille, d'une façon ou de l'autre, faudra qen que vous vous mariez (*Il rit.*) Ah! ah! ah! ah! mais j'crais que je l'entends.

SCENE V.

ROUSSELOT, LISE.

LISE, *entrant précipitament.*

Air : *Bon voyage, cher Dumollet.*

Doux présage !
C'est donc demain
Que sans remise on fait ce mariage!
Doux présage !
C'est pour demain :
Ah ! que le mien
N'est-il aussi prochain !

ROUSSELOT.

Quelle bavarde et quelle étourderie!
Lise jamais ne se corrigera;
Toute au plaisir ainsi qu'à la folie ;
Voilà ma fille !

LISE.

Oh ! ne croyez pas ça.

ENSEMBLE.

LISE.	ROUSSELOT.
Doux présage !	A l'ouvrage,
C'est donc demain	Tu ne fais rien :
Que sans remise on fait ce mariage!	Eh! que m'importe à moi ce mariage !
Doux présage !	Sois plus sage,
C'est pour demain :	Je voudrais bien
Ah ! que le mien	Que dès demain
N'est-il aussi prochain !	On pût signer le tien.

ROUSSELOT.

Oui certainement mademoiselle, je prétends vous marier le plutôt qu'il me sera possible.

LISE.

Bien obligé, mon père.

ROUSSELOT.

Et je ne comprends pas pourquoi vous paraissez dédaigner Sylvain, un parti fort sortable.

LISE.

Il peut s'en trouver un autre plus sortable encore.

ROUSSELOT.

Sans doute que cela se peut; eh bien ! s'il se trouvait cet autre, vous décideriez-vous?

LISE.

Mon père, le valet de monsieur Benjamin, le prétendu de mademoiselle, est si attentif, si prévenant, si aimable !

ROUSSELOT.

Il n'y a d'aimables que ceux qui épousent, ma fille, pénétrez-vous bien de cette vérité.

LISE.

Oh! mais, je crois bien qu'il m'épousera . . . si vous saviez? . . .

ROUSSELOT.

Comment si je savais? je vous somme, je vous ordonne, je vous impose l'obligation de me dire ce que cela signifie.

LISE.

Tenez, mon père, regardez-moi bien : vous ne voyez rien de nouveau dans ma personne? . . . . vous ne devinez pas?

ROUSSELOT.

Juste ciel! je ne veux pas deviner, mademoiselle, expliquez-vous! je ne veux pas deviner.

LISE.

Ce joli bonnet. . . .

ROUSSELOT.

Eh bien ?

LISE.

C'est lui, mon père, qui m'en a fait présent hier.

ROUSSELOT.

Voilà donc ce qui vous rend si joyeuse! N'crais-tu pas qu't'es née coiffée, parce qu'on t'a donné un bonnet ?

LISE.

Je ne voyais aucun mal à cela.

ROUSSELOT.

Il n'y a pas de mal, si tu veux : tout dépend de l'intention. et s'il a vraiment celle de t'épouser. . . . . comment le savoir ? ces garçons ne sont pas francs ; tiens écoute : j'ai de grands secrets à te découvrir. . . . à tantôt. Sois bonne fille, marie-toi, sur-tout, car il faut se marier, et tout ira pour le mieux.

SCENE VI.

LISE, *seule.*

Ah! ah! j'ai de grands secrets à te découvrir.... Que se passe-t-il donc ici ? est-ce que M. Daubignac se moquerait de moi ? mais il est trop empressé pour n'être pas sincère. Mon père n'a que son Sylvain dans la tête, il s'en faut beaucoup pourtant qu'il fasse tourner la mienne.

Air : *Comme j'aime mon Hyppolite.*

Je crains que mon père jamais,
N'abandonne son beau système ;
Et je sais que sur mille objets,
Nous ne raisonnons pas de même.
Fort souvent je le contredis,
Mais en fille prudente et sage,
Toujours je suis de son avis,
Quand il s'agit de mariage. (*bis.*)

Nos goûts seuls diffèrent un peu.

SCENE VII.

LISE, ADÈLE.

ADÈLE.

Je te cherchais, Lise.

LISE.

Et moi, je me disposais à aller vous trouver, mademoiselle, car vous devez avoir beaucoup de choses à me dire.

ADÈLE.

Comment ?

LISE.

La veille de ses noces, on se livre à tant d'occupations ! le soin de la parure, le contrat, que sais-je, moi ? Oh ! comme je me divertirais à votre place ! N'est-il pas vrai que vous êtes bien contente ?

ADÈLE.

Contente ! ah !

Air : *Petits chagrins de tems en tems.* (de Palma.)

Comment verrais-je avec plaisir,
Ces jours trop rapides s'enfuir !
Ces jours écoulés sans allarmes,
Qui n'eurent pour moi que des charmes :
J'étais heureuse et si bien en ces lieux ?
Près d'un mari serais-je mieux !

Mon cœur, tendrement agité,
Regrette sa félicité ;
Envain l'Amour vient lui sourire,
Malgré moi, tout me fait redire :
J'étais heureuse et si bien en ces lieux,
Près d'un mari serais-je mieux ! (*bis.*)

LISE. *Même air.*

Pour moi, j'en conviens sans détours ;
L'hymen me séduira toujours :
Fille passe une triste vie,
On l'observe, on la contrarie,
A chaqu'instant craindre et baisser les yeux,
Près d'un mari tout va bien mieux. (*bis.*)

ADÈLE.

Toujours de même, Lise, tu ne vois rien au-dessu du mariage.

LISE.

A la vérité, je ne vois point qu'il soit si fâcheux d'é pouser un homme qui vous convient, sous tous les rap ports, et que sans doute vous ne haissez pas.

ADÈLE.

Oh! non; mon père me l'a destiné, et la reconnais sance que je lui dois, pour le service signalé qu'il nou a rendu....

LISE.

Quel caprice peut donc vous empêcher de répondr a son amour? Serait-ce le souvenir de l'amabilité d M. Florville, qui vous empêcherait d'être sensible la galanterie de M. Benjamin?

ADÈLE.

Ah! ma chère Lise, que je suis à plaindre de l'avoi connu!

LISE.

J'ai donc deviné; mais c'est un peu votre faute, s vous êtes à plaindre. Il fallait que M. Florville avan son départ, fit la demande de votre main à monsieu votre père.

ADÈLE.

Florville est sans fortune, mon père l'aurait refusé.

LISE.

Alors, vous aviez des raisons pour refuser M. Ben jamin. Vous ne voulez pas me donner pour époux celu qui me plaît, parce qu'il est sans biens; je refuse moi, celui que vous me proposez, parce que je ne l connais pas. Il est encore tems....

ADÈLE.

L'autorité d'un père est trop respectable, pour ose jamais la braver.

Air : *L'un est le fils du sentiment.*

L'amour me parle éloquemment,
Mais la vertu m'est toujours chère ;

Faut-il que les vœux d'un amant,
L'emportent sur les droits d'un père?
Fille qui d'un père chéri,
Brave la voix qui la dirige,
Est un bouton bientôt flétri,
Qui meurt séparé de sa tige. (*bis.*)

LISE.

C'est fort bien dit : mais on n'as pas toujours le courage de faire ce que le devoir commande.

ADÈLE.

On vient ; cessons cette conversation.

SCENE VIII.

LISE, ADÈLE, GASPARD, DAUBIGNAC.

GASPARD, *offrant un bouquet à Adèle.*

J'attendais avec impatience, mademoiselle, le moment de vous présenter mon hommage ; privé du bonheur de vous voir, ces fleurs vous prouveront, du moins, que je n'ai pas cessé de penser à vous.

ADÈLE.

Ah! monsieur, il m'est impossible de répondre à tant de galanterie.

DAUBIGNAC, *à Lise.*

Le même soin nous occuppait tous deux. Permettez-moi de mettre cette rose en famille.

LISE.

Cela est trop flatteur, mais à mon tour, permettez-moi de vous demander une explication sérieuse.

ADÈLE, *à Gaspard.*

Souffrez-ausi, monssieur, que j'en aye une avec vous. Puis-je croire, de bonne foi, à la violence d'un amour aussi prompt?

GASPARD.

O ciel! que dites-vous? vous en pourriez douter?

ADÈLE.

Mon Dieu, écoutez-moi : d'après un accord fait entre nos deux familles, vous vous décidez à prendre pour femme, une personne que vous n'avez jamais vue. Vous arrivez, et sans savoir quels sont mes qualités, et mes défauts, sans connaître mon caractère, vous brûlez du plus beau feu, et deux jours suffisent, pour allumer cette flamme éternelle.

GASPARD.

Mais il ne faut que deux minutes, pour vous aimer à la folie.

ADÈLE.

Voilà encore de vos expressions! eh bien, monsieur, je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement compter sur la constance d'un fou.

GASPARD.

Je vous jure. . . .

ADÈLE.

Air : *Jeunes filles qu'on marie.*

Ce n'est qu'une fantaisie,
Un feu frivole et léger ;
L'amour aisément s'oublie
Et le temps vous fait changer.
Voit-on paraître une femme,
Le cœur pour elle s'enflamme
Chacun vente ses appas :
Mais les amans sont, hélas,
Infidèles, trompeurs, ingrats,
Ils ne me séduiront pas.
Souvent ils ont touché notre âme,
Oui, trop souvent, ils ont touché notre âme,
N'écoutons pas, n'écoutons pas leurs discours
Et répondons toujours :
Ce n'est qu'une fantaisie, etc.

GASPARD.

Non : je ne cesserai jamais de vous adorer. (*il lui baise la main.*)

SCENE IX.

Les précédens, COURTOIS.

COURTOIS.

A merveille, mes enfans, j'aime à voir régner entre vous cette bonne intelligence, et j'en tire un heureux augure pour l'avenir.

GASPARD.

Pardonnez, monsieur, si je ne me suis pas d'abord présenté chez vous.

COURTOIS.

Mon ami, je ne me plaindrai jamais, de vous voir me préférer ma fille.

GASPARD.

Et je ne me lasserai jamais de lui prodiguer les soins les plus assidus.

COURTOIS.

Aussi tendre que brave ! ah ! ma fille, si tu avais vu avec quel courage il a défendu mes jours. . .

GASPARD.

Tout autre se serait comporté de même à ma place.

DAUBIGNAC.

Et puis, nous nous étions aguerris d'abancé; car bous saurez qu'en chémin nous abons fait rencontré aussi dé quelqués fripons.

GASPARD.

Qui m'ont enlevé tout ce que j'avais sur moi, et les présens que mon père m'avait chargé d'offrir à Mademoiselle.

DAUBIGNAC.

Enbain j'opposai la baillance à la forcé, enbain lé sang ruisséla autour dé moi.....

LISE.

Vous me faites trembler!

DAUBIGNAC.

Lé couragé fut inutilé, et le crimé triompha.

Air : *De l'ouverture du jeune Henri.*

LISE, ADÈLE, COURTOIS.

Un aussi funeste accident,
Nous attriste,
Et sans qu'on insiste,
Vous devez croire assurément,
A notre peine en ce moment.

DAUBIGNAC.

Malgré ma noble ardeur,
On nous entoure et l'on nous pille;
Il fallut par malheur,
Ceder tous nos biens au vainqueur.

GASPARD.

Ils m'ont pris jusqu'au portrait
De votre séduisante fille!
Pour moi, voilà le sujet,
Encore de plus d'un regret.

COURTOIS, DAUBIGNAC, et LISE.

Monsieur, n'ayez aucun regret,
Qu'ici renaisse l'allégresse.
Oui, madamoiselle / mon Adèle, nous / me paraît
Bien préférable à son portrait.

COURTOIS.

Ne pensons plus l'un et l'autre à nos malheureuses rencontres, et ne songeons qu'à nous réjouir.

DAUBIGNAC.

C'est là lé bon parti.

COURTOIS.

Ah ; ça, mon gendre, d'après ce que vous m'avez dit hier, je vois que vous êtes décidé à vous fixer ici ?

GASPARD.

Mais oui.

COURTOIS.

Tant mieux, morbleu, tant mieux. Je vous avoue, que je n'osais pas m'en flatter ; car monsieur votre père, m'avait écrit que vous vouliez absolument retourner à Brives.

GASPARD.

Mon père vous avait écrit celà ?

COURTOIS.

Oui. Comment diantre avez-vous changé d'avis aussi promptement ?

GASPARD, *embarrassé.*

Je me suis apperçu que cela paraissait faire beaucoup de plaisir à Mademoiselle, et je me serais reproché de vous refuser une chose qui m'est aussi agréable qu'à vous.

ADÈLE.

Croyez que je sens tout le prix d'un pareil procédé.

COURTOIS.

D'après vos dispositions, je me suis occupé de vous chercher un logement ; je sais qu'il y a une maison charmante, un véritable bijou, à deux pas d'ici. Vous sentez-vous disposé à la visiter ?

GASPARD.

Très-volontiers.

DAUBIGNAC.

Et moi, jé m'emparé dé Lisé, pour aller boir lé pétit vijou.

COURTOIS.

Un instant. Lise, tu diras à ton père de prier M. Prud'homme de nous attendre, s'il venait pendant notre absence. (*bas à Gaspard.*) C'est mon notaire, nous terminons tout dans la journee, et je vous compterai la dot.

GASPARD.

Quoi ! monsieur, avant que mon père ait envoyé celle qu'il me destine ?

COURTOIS.

Est-ce que je ne connais pas votre père depuis trente ans ?

GASPARD.

Il est vrai. . . .

COURTOIS.

Après la petite catastrophe qui vous est arrivée, vous ne serez pas fâché de vous trouver en fonds.

DAUBIGNAC, *à part.*

Jé bous en réponds.

COURTOIS.

Je fais une réflexion : un jeune homme ne peut pas rester sans argent. . . . si voulez même sur-le-champ quelques petites avances . . . .

GASPARD.

Je suis pénétré de vos bontés ; mais je ne dois pas accepter.

COURTOIS.

Eh bien ! nous en reparlerons plus tard : allons voir la maison.

DAUBIGNAC, *bas à Gaspard.*

Qué lé Diavlé t'emporté.

SCÈNE X.

LISE, DAUBIGNAC.

DAUBIGNAC, *à part.*

Jé crois m'apperceboir qué mon vonnet a fait fortuné; vattons lé fer, puisqu'il est chaud. (*haut.*) Aimablé soubretté, plus velle et plus fraîché qué jamais !...

LISE.

Avant d'en entendre davantage, je suis bien aise de vous dire que si vous n'avez pas le dessein de m'épouser, je ne puis recevoir ni vos dons, ni vos complimens.

DAUBIGNAC.

Eh ! prénez toujours les complimens, céla né nuit à personné; et, quant à cetté pétité coîffuré dont bous boulez parler, j'imaginé qu'il séra temps dé mé la rendré après lé mariage.

LISE.

Vous me répondez donc....

DAUBIGNAC.

Qué nous sérons unis dès démain, si botré vellé maîtressé né differe pas lé vonheur dé mon maîtré.

LISE.

Dès demain, c'est bien prompt.

DAUBIGNAC.

Dans la position où jé mé troubé, lé plutôt baut lé mieux.

Air *de la fille en loterie.*

On doit sans doute être prudent,
Lorsqué peur toujours on s'engagé;
Mais rien n'exigé mainténant
Qué nous attendions davantagé.
Il faut sé hâter dé jouir,
Car l'oragé peut nous surprendré;
On laisse échapper lé plaisir,
Quand on perd son tems à l'attendré.

LISE.

N'en perdez donc pas pour vous assurer du consentement de mon père; et moi, je vais l'employer auprès de mademoiselle Adèle, pour lever les obstacles qu'elle s'aviserait peut-être d'apporter à nos projets.

SCENE XI.

DAUBIGNAC, *seul.*

Bravo Daubignac, nos intrigues marchent bien, et promettent un heureux résultat. Avec qu'elle impatience jé l'attends! on vient. C'est le père Rousselot peut-être; évitons une explication. Plus jé mets d'empréssement à poursuivré la fillé, plus j'en dois apporter à esquiver lé papa.

SCENE XII.

BENJAMIN, *seul.*

Enfin, m'y voilà, je crois, ce n'est pas sans peine, oh! mon Dieu! comme on va lentement en diligence.

Air: *Le premier pas se fait, etc.*

Le premier pas se fait avec aisance;
Bientôt après, quel surcroît d'embarras!
Heureux celui qui, plein de prévoyance,
N'a pas encor fait, dans la diligence,
Le prémier pas.

Casser trois fois en chemin! n'est-ce pas avoir du guignon? dans quel désordre me voilà!

Air : *De Marianne.*

Un peu de toilette, je pense,
Ne me desservirait en rien;
Une belle, avec complaisance,
Reçoit l'amant qui se met bien.
Si je parais,
Sans plus d'apprêts,
D'un œil surpris, je vois qu'on me regarde:
On sourira,
Puis on dira:
Je le croyais plus adroit que cela!
Pourra-t-on, si je ne prends-garde
A tous ces propos goguenards,
En moi, voir un des plus gaillards
De Brives-la-Gaillarde.

Je vais de mon mieux, réparer le mal. (*il ôte son habit, qu'il pose sur la table : il se met devant la glace, et arrange sa cravatte et ses cheveux.*) Il serait dur pour moi, d'être frustré de la douceur de plaire à ma prétendue, après tous les frais que j'ai faits pour la voir! je séchois d'impatience à Brives : j'en avais perdu le sommeil et l'appétit : aussi papa me répétait-il souvent: pars, tu ne seras pas plutôt à Troyes, que tu mangeras comme quatre.

SCENE XIII.

ROUSSELOT. BINJAMIN.

ROUSSELOT.

Ah! ah! il y a quelqu'un ici? c'est sans doute monsieur Prud'homme?

BENJAMIN.

Non, mon ami : mais c'est un homme très fatigué.

ROUSSELOT.

Je ne remets pas cette figure là.

Air : *Lise épouse l'beau Gernance.*

Il faut que je l'examine:
Oh! la singulière mine!
Il fait, dans cette maison,
Sa toilette sans façon.

BENJAMIN.

Mais personne, je l'espère,
Ne s'en formalisera;
Un gendre, chez son beau-père,
N'connaît pas ces façons-là.

ROUSSELOT.

Un gendre chez son beau-père? mais qui êtes-vous donc, monsieur?

BENJAMIN.

Qui je suis?

ROUSSELOT.

Oui.

BENJAMIN.

Vous me demandez qui je suis? (*il chante.*)

Un jeune Troubadour
Ne faisant pas la guerre,
Qui vient chez son beau-père,
Rêvant à son amour.

ROUSSELOT.

Encor son beau père.... ah! j'entends! vous arrivez pour la noce?

BENJAMIN.

Et la noce arrivera bientôt pour moi.

ROUSSELOT.

Monsieur arrive de loin, à ce qu'il me paraît?

BENJAMIN.

Je vous en réponds, de fort loin! je puis me vanter que mon mariage m'aura fait faire du chemin.

ROUSSELOT.

Son mariage! je n'y conçois rien..... vous dites, monsieur?

BENJAMIN.

Je dis que les postillons, les cahots, les chaussées, et les montées, se sont réunis pour me tourmenter. Je dis enfin, que je suis accouru en diligence, quoiqu'à pied, de deux bonnes lieues d'ici, où la maudite voiture s'est cassée pour la troisième fois.

ROUSSELOT.

Auprès de Troyes?

BENJAMIN.

Précisement, aussi ai-je fait le serment de ne plus monter en diligence, qu'auparant, je n'aye pesé et examiné tous les objets relatifs.... Mais, je crois qu'à présent, je puis me présenter. Faites-moi le plaisir de m'annoncer à monsieur Courtois.

ROUSSELOT.

Il n'est pas rentré. D'ailleurs qui voulez-vous que j'annonce?

BENJAMIN.

Est-il possible que vous n'ayez pas déjà deviné. Vous lui direz que c'est monsieur Benjamin de Brives.

ROUSSELOT, *riant.*

Monsieur Benjamin de Brives. . . . ah! ah! ah!

BENJAMIN.

Est-ce que mon nom est risible? encore des ris? toujours des ris ?

ROUSSELOT, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

BEJAMIN.

Air : *Je suis né natif de Ferrare.*

Mon cher, qu'avez-vous donc à rire ?

ROUSSELOT.

Ai-je besoin de vous le dire ?

BENJAMIN.

Mais vous me surprenez , vraiment,
Je trouve cela fort choquant. (*bis.*)

ROUSSELOT.

Vous croyez donc à ma vieillesse
Bien peu de tact et de finesse :
Pour attraper un vieux renard
Vous êtes arrivé trop tard (*bis.*)

BENJAMIN.

Effectivement, j'avais le dessein d'arriver plutôt; mais cela ne fait rien.

ROUSSELOT.

Pardonnez-moi, cela fait beaucoup, quand on a vos projets. Au reste, j'entends monsieur Courtois: nous allons voir, si vous lui tiendrez le même langage.

BENJAMIN.

Si je lui tiendrai. . . . la tête vous tourne, mon ami.

SCENE XIV.

Les mêmes, COURTOIS, GASPARD.

COURTOIS.

Ainsi vous pensez que vous vous arrangerez de cette maison?

GASPARD.

Nul doute, c'est-ce qu'il me faut.

COURTOIS.

Rousselot, que demande monsieur ?

ROUSSELOT.

Monsieur va s'expliquer lui même.

COURTOIS.

Monsieur veut-il bien me dire ce qui me procure l'honneur de le voir?

BENJAMIN, *saluant ridiculement.*

L'expression de mon visage ne vous instruit pas de la cause et du motif de mon voyage en ces lieux? Vous ne devinez pas au feu qui brille dans mes regards. . . .

COURTOIS, *souriant.*

Que signifie?. . .

BENJAMIN.

Est-ce que vous allez imiter les ris de vos....

COURTOIS.

L'original!

BENJAMIN.

Les ris de vos gens? Le cœur ne vous dit donc rien en ma faveur, beau-père? Allons, sans plus tarder, embrassez votre gendre.

GASPARD.

Qu'entends-je?

COURTOIS.

Parlons sérieusement, s'il vous plaît, et dites-moi en quoi je puis vous servir?

BENJAMIN.

J'aurais voulu que la douce effusion d'une sensibilité touchante ait seule amené une reconnaissance aussi tendre que délicieuse; mais, puisque vous êtes sourd à la voix du sentiment, puisqu'il faut produire des preuves, voici les lettres de mon père, et le portrait de mademoiselle Adèle que vous m'avez envoyé, il n'y a pas trois semaines.

GASPARD, *le saisissant.*

Misérable!

BENJAMIN, *effrayé.*

Vous m'avez saisi.

GASPARD.

Tu me reconnais à présent? Je suis confondu d'une pareille audace.

COURTOIS.

Expliquez-moi....

GASPARD.

Vous voyez en ce traître, un de ces fripons qui m'ont si bien dévalisé....

BENJAMIN.

Moi, monsieur, un fripon! ah!...

GASPARD.

Et qui croyant, sans doute, que je n'oserais me présenter de sitôt, dans l'état où ils m'avaient réduit, a profité des renseignemens que lui ont donné mes papiers, pour m'enlever encore le plus cher de tous mes biens, la main d'Adèle

COURTOIS.

C'est pousser trop loin l'effronterie.

BENJAMIN.

Beau-père, moi, je n'entre pour rien dans tout cela; Dieu merci, je suis connu: le jour n'est pas plus pur, et cætera, et voilà mon extrait de baptême que je puis vous montrer. Lisez: Jean-Etienne-Nicolas-Cyrille-Dieudonné-Benjamin Duterroir, c'est un nom de terre.

ROUSSELOT.

C'est fort de venir narguer encore celui dont on a pris l'argent.

BENJAMIN.

Air: *Du vaudeville de l'Asthénie.*

De tous ces propos outrageans,
Sachez enfin que je me lasse;
Cessons, Messieurs, il en est tems,
Et je vous le demande en grâce:
Venant sous de riants aspects,
Sans qu'un seul obstacle m'arrête,
Je croyais les Troyens moins Grecs,
Et Monsieur Courtois plus honnête. (*bis.*)

GASPARD.

Laissez-moi le traiter comme il le mérite.

COURTOIS.

Ne vous abaissez pas jusqu'à le punir vous-même.

ROUSSELOT.

La justice nous en fera justice.

GASPARD.

En attendant. . . . .

BENJAMIN.

Où fuir? où me cacher? au secours! au secours!

SCÈNE XV.

Les précédens, LISE, ADÈLE, DAUBIGNAC.

LISE et ADÈLE.

Que se passe-t-il donc ici?

DAUBIGNAC.

Qui peut causer ce bruit étrangé?

GASPARD.

Avance, Daubignac (*à part.*) dis comme moi, ou tout est perdu. (*haut*) tu reconnais sans doute, ce drôle qui faisait partie de ceux qui nous ont attaqué, et qui tient encore le portrait, et les lettres qu'il s'est appropriés?

DAUBIGNAC, (*à part.*)

Jé comprends. (*haut.*) miséricordé! c'est celui qué j'ai tant rossé déjà. Dé grâce, mousu Courtois, prêtez-moi votré canné, qué jé l'étrille encore plus à mon aisé.

BENJAMIN.

C'est vouloir me pousser à bout.

ADÈLE.

Quel peut donc être son but, en se présentant ici?

COURTOIS.

Un bien simple, ma fille: revêtu de ses dépouilles, il prétend se faire passer pour ton prétendu, et ne desire rien moins que de t'épouser.

Air : *Il faut qu'on le saisisse.* (des Petits Savoyards.)

Il faut tirer vengeance
D'une pareille offense,
Prenons vîte un parti:
Soyons sans indulgence,
Qu'on l'emmène d'ici.

COURTOIS, ROUSSELOT, GASPARD.

Oui, oui, prenons vîte un parti.

BENJAMIN.

Ciel! que répondre à tout ceci?

TOUS.

Qu'il soit puni.

LISE, ADÈLE, DAUBIGNAC.

Ah! grand Dieu, quelle effronterie!
Je cherche à l'expliquer envain!
Il faut quelques grains de folie,
Pour avoir formé ce dessein.

COURTOIS, GASPARD.

Ah! quel étrange dessein!
Je veux l'expliquer envain.

BENJAMIN.

Écoutez-moi.

TOUS.

Non, non.

BENJAMIN.

Réfléchissez.

TOUS.

Non, non.

BENJAMIN.

Épargnez-moi.

TOUS.

Non, non.
Comme lui, quand on est coupable,
On est indigne de pardon.

DAUBIGNAC.

Il doit périr sous le bâton.

BENJAMIN.

Ils ont tous perdu la raison.

BENJAMIN.

Je ne sais plus où donner de la tête; mais enfin M. Courtois, si je vous montre la dot que papa vous envoie, refuserez-vous de la reconnaître?

COURTOIS.

La dot! vous ne m'aviez pas dit qu'on vous l'eut enlevée.

GASPARD.

J'ai cru devoir vous éviter de nouveaux regrets, et je me suis contenté d'écrire à mon père, pour le prier de remédier à cet accident.

DAUBIGNAC.

Mais, voyons-donc cetté dot.

BENJAMIN.

Rien de plus aisé. Je l'ai en lettres de change, dans mon porte-feuille rouge. (*il cherche.*) Eh bien? quelqu'un s'en serait-il emparé? Je la lui mets sur la conscience, d'abord. Ah! je me rappelle; la précipitation; l'empressement. . . . . elle est restée sur le secrétaire à papa.

GASPARD, *à part.*

Heureux à propos. (*haut.*) quelle pitoyable défaite! eh! c'est trop maladroit pour un fripon aussi rusé! allons, qu'il restitue le portrait, et qu'on le chasse sans l'écouter davantage,

BENJAMIN.

Je n'ai rien à restituer, que les injures dont on m'accable depuis une heure.

DAUBIGNAC.

Dé gré, ou dé forcé, monsu, il faut vous faire rendre votré bien ; si j'en viens aux voies dé fait. . . . .

BENJAMIN.

Ne vous en avisez pas. . . . . téméraire!

COURTOIS.

Le seul parti qui reste à prendre, est de le conduire chez le commissaire : qu'on fasse venir la garde pour l'emmener.

DAUBIGNAC.

Eh! non, nous sommes assez dé mondé pour l'accompagner. Rousselot et moi, cela suffit. Décidez-vous donc à nous suivre. . . .

ROUSSELOT.

Ou prenez garde à la garde.

BENJAMIN.

Hommes sans pitié! femme sans sensibilité, pourquoi suis-je venu à Troyes? on m'avait bien dit que c'était une ville de malheurs.

TOUS.

En prison! en prison!

BENJAMIN.

Air : *Je suis encore dans mon printems.*

Que faire en cette occasion ?
J'entends chacun qui m'injurie !
On m'enlève jusqu'à mon nom,
On m'enlève ma douce amie ;
Qui pourra me sauver, hélas !
D'un aussi cruel embarras ! (*bis.*)

SCENE XVI.

Les mêmes, FLORVILLE, GUILLAUME.

BENJAMIN.

Qu'entrevois-je? qu'apperçois-je? je ne me trompe pas? on vient à mon secours.

(Presqu'en même tems.)	ADÈLE.	C'est vous Floryille !
	LISE.	M. Florville ici !
	COURTOIS.	Quel hasard vous conduit chez moi dans ce moment ?
	ROUSSELOT.	Ma fine, il arrive encore à tems.

BENJAMIN.

Air : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

Être sensible et bienfaisant,
Tu peux terminer ma souffrance ;
J'éprouve un doux saisissement,
Et mon cœur s'ouvre à l'espérance :
Tu vas, en ces tristes instans,
Devenir mon Dieu tutélaire ;
Et prouver à tous ces méchans
Que je suis le fils de mon père.

FLORVILLE.

Eh ! mon cher Benjamin, qui vous afflige de la sorte ?

DAUBIGNAC.

Ils sé connaissent ; et vîte décampons. (*Ils s'évadent.*)

COURTOIS.

Comment, monsieur ! serait réellement Benjamin ?

BENJAMIN.

Oui, monsieur, Benjamin du terroir, natif de Brives, département de la Corrèze.

FLORVILLE.

Fils de votre ami qui m'a chargé de vous remettre ces papiers.

COURTOIS.

Voyons donc, oui, c'est bien l'écriture de mon ami, (*ouvrant le paquet, lit...*) Mon cher et ancien camarade, » Je vous envoye la dot que notre étourdi a laissée » chez moi, tant la joie qu'il ressentait de vous voir le » mettait hors de lui ; monsieur Florville, que le recou- » vrement d'une succession considérable, a fixé quel- » ques tems à Brives, veut bien s'en charger (*s'interrompant*,) ah ! monsieur, vous avez hérité ?

FLORVILLE.

De six mille écus de rente.

COURTOIS.

Je vous ai toujours singulièrement estimé. Que pouvez vous répondre à celà messieurs les frippons ? Comment, ils ont disparu !

ROUSSELOT.

Je vais me mettre à leur poursuite ; et les faire arrêter

COURTOIS.

Non, Rousselot : je leur ai d'assez grandes obligations pour desirer que leur punition se borne à la honte qu'il doivent éprouver.

BENJAMIN.

Oui, mais je ne leur ai point d'obligation, moi, e je prétends. . . . . .

COURTOIS.

De grâce, mon cher, épargnez-moi le chagrin d'avoi causé leur perte. De quel malheur vous me sauvez, M de Florville. Mais c'en est un presqu'aussi grand d m'être engagé avec cet original, ce n'est qu'un imbécille

BENJAMIN.

Enfin, vous me reconnaissez.

COURTOIS, *à Benjamin.*

Oui, monsieur, et j'espère que vous ne m'en voudre pas, d'une avanture dont je suis plus affligé que vous?

BENJAMIN.

Ecoutez-donc, beau-père, personne n'a moins de ra cune que moi, et la main de votre fille, est un dédon magement assez doux, pour me consoler de tout ce qu j'ai enduré.

ADÈLE.

Je suis sensible autant que je le puis, à l'honneu que vous voulez bien me faire, mais ce qui vient de s passer, m'a tellement troublée, que je supplie mon pèr de vouloir bien différer cet engagement.

BENJAMIN.

En voici bien d'un autre à présent! mademoisell Adèle, saura que Benjamin, le Benjamin du sexe Brives n'est pas accoutumé à recevoir des refus.

Air : *Hélas! ici bas tout voyage.*

Dans mon pays, Mademoiselle,
On connaît mes galans exploits;
Apprenez que plus d'une belle
M'a desiré plus d'une fois :
Comme le papillon volage,
Je changeais d'objets chaque jour:
J'étais un oiseau de passage,
Comme l'hirondelle et l'amour.

FLORVILLE.

Eh! bien mon cher Benjamin, avec tous vos talens

ne serait-ce pas un meurtre que de vous arrêter ici dans les nœuds de l'hymenée?

ADÉLE.

Ce serait un vol fait à la société.

COURTOIS.

Sans doute, et tu ne veux pas te rendre coupable d'un pareil larcin. Point de courroux, mon bon ami, retournez briller dans votre ville, et je me charge de faire recevoir mes excuses à monsieur votre père.

BENJAMIN.

A la bonne heure. Rendez-moi ma dot, et je resterai jusqu'à ce que je sois remis de mes fatigues. . . vous le permettez.

COURTOIS.

Je vous en supplie, croyez que je suis on ne peut plus fâché . . . . .

BENJAMIN.

Et moi donc, ah, je le suis fâché! mais ce n'est pas pour moi. C'est pour mademoiselle votre fille qui ne se doute pas de la perte qu'elle fait, je l'abandonne à ses regrets.

COURTOIS.

Vous avez raison et oubliez ce qui s'est passé et vive la gaîté!

ROUSSELOT.

Et le mariage, entends-tu Lise? Guillaume, elle est à toi.

VAUDEVILLE.

Air *du Vaudeville de Colalto.*

BENJAMIN.

Fuyons le chagrin,
Quand le destin
Nous est contraire;
C'est toujours envain
Que l'on s'abandonne au chagrin.

CHŒUR.

Fuyons le chagrin, etc.

BENJAMIN.

Dès demain matin,
J'irai raconter à mon père,
Que son Benjamin
Eprouva maint et maint dédain.
Et si de ma main
Le don n'a pu vous satisfaire,
Une autre en chemin
Saura dissiper mon chagrin.

TOUS.

Fuyons le chagrin, etc.

ROUSSELOT.

L'un rime sans fin
Et l'autre chérit sa bergère;
J'ai le goût plus fin,
Moi, je n'estime que le vin:
Dire un gai refrain,
Tout en chantant, remplir son verre,
V'là qu'est souverain,
Pour faire oublier le chagrin.

LISE.

Si je prends Sylvain,
Je mettrai Guillaume en colère;
J'afflige Sylvain,
Si Guillaume reçoit ma main:
Que ne puis-je enfin
Prendre, pour terminer l'affaire,
Guillaume et Sylvain?
Tous les deux seraient sans chagrin.

TOUS.

Fuyons le chagrin, etc.

GUILLAUME.

Un époux se plaint,
Quand sa femme est un peu légère;
Le terme est prochain
Où je vais craindre ce qu'il craint!
Que ce soit envain
Qu'on inspire à ma ménagère
Le fâcheux dessein
De me causer certain chagrin.

ADÈLE, *au public.*

De vous, Benjamin,
Redoute un jugement sévère,
Et de son chagrin
Il n'ose encor prévoir la fin;
Pourtant, s'il vous craint,
En votre indulgence il espère,
Messieurs, son destin
Ne doit plus paraître incertain:
Prouvez-nous enfin
Que ses efforts ont su vous plaire,
Vous pouvez soudain
Lui faire oublier son chagrin.

TOUS.

Prouvez-nous enfin, etc.

FIN.

De l'Imprimerie de P. NOUHAUD, rue du Petit-Carreau, N.° 32.